

De l'engagement au double refus

Olivier Choinière

Number 94 (1), 2000

Engagement nouvelle vague

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25825ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Choinière, O. (2000). De l'engagement au double refus. *Jeu*, (94), 66–71.

De l'engagement au double refus

Engagement est un mot tentaculaire qui embrasse de multiples sens. Il est si vaste qu'il peut réunir sous son chapiteau une chose et son contraire. Il existe autant d'engagements qu'il existe d'individus. Dans un monde épris de liberté où *tous les goûts sont dans la nature*, chacun défend *sa* thèse et épouse *sa* cause. Mais comme lorsqu'il est dit que *tout est politique*, ce serait d'évacuer la question de dire que *tout est engagement*, et d'écrire ici *ce qu'est l'engagement pour moi* sans penser à ce à quoi nous pensons lorsqu'il en est question. Je ne peux donc en parler sans au préalable m'arrêter sur *ce que cela veut dire*, et considérer ce nécessaire exercice de redéfinition, non pas comme un engagement, mais comme un devoir.

Avec les années, l'engagement a revêtu un uniforme ridicule et rigide, couvert de vert-de-gris. Il est difficile de ne pas esquiver un sourire lorsque quelqu'un en fait mention aujourd'hui. S'engager ! C'est se catapulte dans le passé, c'est être pris soudain de nostalgie, c'est revenir au temps où l'Homme disait ce qu'il faisait et faisait ce qu'il disait, brandissant le poing et élevant la voix, défendant l'orphelin tout en baisant la veuve car, l'Histoire l'a prouvé, s'engager c'est faire une promesse qu'on ne tiendra pas, c'est nécessairement mentir, c'est faire le contraire de ce qu'on dit et dire le contraire de ce qu'on fera dans un avenir qui nous le prouvera tôt ou tard.

Pourtant, nous admirons ceux qui ont su s'engager, ceux qui ont tenu leur promesse et *uni leur destin à une cause*, la défendant coûte que coûte, au prix de leur vie et dans le dépassement de soi, se rappelant chaque jour l'engagement qu'ils ont pris hier, respectant la parole qu'ils ont donnée pour demain. Leur immuabilité nous effraie tout comme elle nous fascine. Surtout, ils nous confrontent à nos vérités et mensonges et, toujours, à notre propre désir d'engagement. *Engagez-vous qu'ils disaient...* Oui, mais comment ?

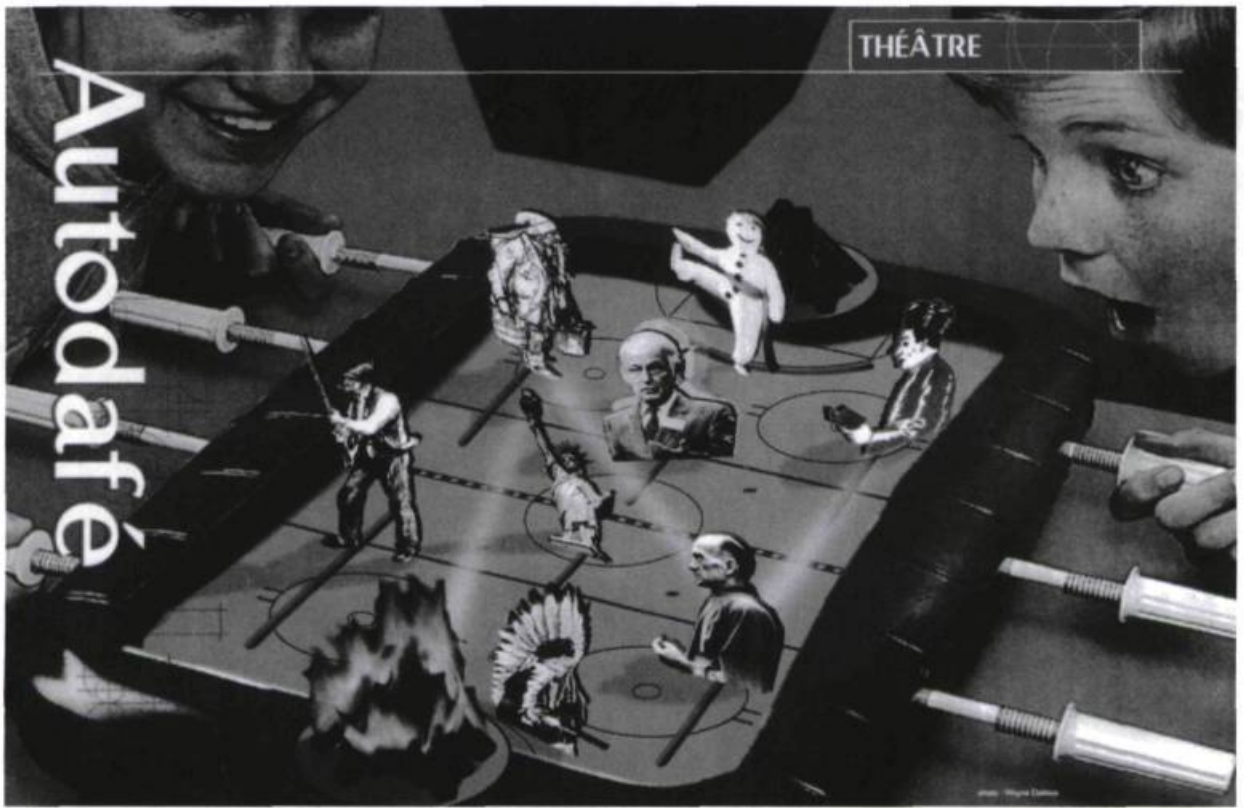
Suffit-il de rapatrier le sens traditionnel et mythique d'hier et de l'appliquer à *la lettre* puisque finalement rien n'a changé ? Ou encore de le restaurer et de le resservir au goût du jour, parce qu'à défaut de proposer quelque chose de mieux, il faut bien opposer quelque chose à cette fatalité que *le monde est ainsi fait* ? Ou, au contraire, doit-on voir l'engagement comme un phénomène cyclique qui doit réapparaître et réapparaîtra encore ? ou comme

Rompre définitivement avec toutes les habitudes de la société, se désolidariser de son esprit utilitaire. Refus d'être sciemment au-dessous de nos possibilités psychiques et physiques. Refus de fermer les yeux sur les vices, les duperies perpétrées sous le couvert du savoir, du service rendu, de la reconnaissance due. Refus d'un cantonnement dans la seule bourgade plastique, place fortifiée mais trop facile d'évitement. Refus de se taire – faites de nous ce qu'il vous plaira mais vous devez nous entendre – refus de la gloire, des honneurs (le premier consenti) : stigmates de la nuisance, de l'inconscience, de la servilité. Refus de servir, d'être utilisables pour de telles fins. Refus de toute INTENTION, arme néfaste de la RAISON. À bas toutes deux, au second rang !

PLACE À LA MAGIE ! PLACE AUX MYSTÈRES OBJECTIFS !
PLACE À L'AMOUR ! PLACE AUX NÉCESSITÉS !

PAUL-ÉMILE BORDUAS, *REFUS GLOBAL* (1948)

Autodafé



un besoin créé dans un marché prêt à consommer de l'engagement ?... Mais posée plus simplement, la question reste peut-être : l'engagement a-t-il encore un sens ?

Car, pour *intervenir et prendre parti dans les problèmes de l'époque*, il faut d'abord être en mesure d'identifier ces *problèmes*. Et le problème majeur est que ces *problèmes* sont soit si difficiles à cerner, masqués par des couches de faux problèmes, soit tellement identifiables qu'il devient pratiquement impossible d'en parler tant ils sont les clichés *des* problèmes dont il faut parler mais dont nous ne parlerons pas sous peine de tomber dans le lieu commun et le déjà-vu. Nous voilà pris dans un cul-de-sac, contraints de faire marche arrière, confrontés à ce problème qui est celui de la *difficulté et de l'impossibilité de parler des problèmes*, problème auquel je m'attarderai tout au long de ce texte.

Quant à *prendre parti*, il est ardu de prendre *son* parti lorsqu'il n'en existe que deux, *être pour ou contre*. Non pas que je me réfère ici exclusivement au fait de voter oui ou non au prochain référendum, mais la question nationale n'est pas sans influencer notre manière de voir les choses : le débat constitutionnel trouble sans conteste notre regard sur le monde. Comme lorsque nous allons chez l'optométriste, nous regardons *un œil ouvert un œil fermé*, et c'est avec cette vision réduite et bidimensionnelle que nous nous nous prêtons à l'*exercice* de la pensée. Il est impossible d'éviter le sujet comme d'en parler sans s'associer à l'un ou à l'autre des *partis*. C'est le cliché du problème qui, tout comme un écran, nous cache toute son ampleur. Car il est non

seulement un parfait exemple de polarisation, mais aussi l'exemple confirmant la règle qu'*il faut prendre parti*, et ce dans tous les domaines. Bien qu'apparemment la liberté nous est laissée de choisir, nous n'avons plus le choix : *il faut choisir*.

C'est avec cette fatalité que nous allons faire notre devoir de citoyen, que nous votons pour stopper les dégâts et éviter le pire, conscients qu'il n'y a ni gauche ni droite et que tout est du pareil au même, lassés par ce qui n'est finalement que *jeux de pouvoir politique* dont nous nous sentons exclus. Ainsi, dans un réflexe quasi inné, nous faisons précéder le mot *politique* du mot *parti*, pour mieux confondre *le* politique et *la* politique. Plus que jamais, la politique n'est pas le politique. Ce qui importe n'est maintenant plus de questionner le rôle que joue l'homme dans la cité, en redéfinissant d'abord ces deux concepts fondateurs, mais de trouver la réponse à une question qui n'a pas encore été posée. L'heure n'est plus au pourquoi mais bien au comment. Nous disons maintenant : *chaque solution a son problème*, comme des chercheurs trouvant un vaccin pour une maladie qui n'existe pas encore... Avant qu'il n'ait lieu, le débat est déjà *clos*. L'agora, inexistante.

Pour le citoyen devenu payeur de taxes, *intervenir* se résume à faire baisser et monter les sondages et à faire valoir son droit à l'opinion. D'une manière générale, plus l'appareil politique s'est fait le représentant des revendications sociales, plus l'individu a délaissé le politique, le laissant entre les mains de ceux qui le représentent.



Étrangement, la lente progression du *je* au *nous* correspond à la réduction de l'espace réservé à l'individu sur la scène publique, et dans cette subversion, ceux qui brandissent ce *nous* rassembleur sont considérés avec scepticisme par les *je* qui forment la majorité.

Sans la possibilité de cerner le problème et de prendre parti, il devient difficile de s'engager et de parler d'engagement, qui est selon moi un désir d'appréhender le monde dans sa totalité, de s'y *engager* totalement. Face à cette difficulté, il semble que nous soyons bel et bien hantés, non plus strictement par l'idée d'engagement, mais simplement par cette idée plus large qu'*il faut faire quelque chose, et ce ensemble*. Car tout type d'engagement, même le plus personnel, le moins clair, est une volonté de rétablir un dialogue entre le particulier et le général, l'individu et le collectif. Surtout, il fait appel à cette notion d'espoir, à cette capacité que nous avons de nous projeter dans le temps et d'appréhender l'avenir... Mais avec quel projet ?

Après un siècle sanglant où les grands *ismes* ont sombré dans leur contraire, nous haussons les épaules en écoutant toute forme de discours, nous ne faisons appel aux idées qu'avec des bémols en nous gardant bien des utopies, tant ce mot désigne aujourd'hui uniquement *une vision chimérique et naïve d'un monde meilleur*. D'une certaine manière, toutes les armes que l'Histoire nous a léguées pour appréhender le monde ont insidieusement pris la forme des dangers qu'elles voulaient combattre. « Voilà l'individu triomphant mais moins protégé ; le voilà mieux célébré mais beaucoup plus exploité ; largement émancipé des discriminations culturelles mais livré à la mécanique du marché », écrit Jean-Claude Guillebaud dans *la Refondation du monde*. Le revoilà aux prises avec cette fatalité que *le monde est ainsi fait*, les mains vides face à un tout flou, mouvant, désarmé face à cet *ennemi invisible* qui s'imisce partout mais dont il ne trouve trace nulle part...

Peut-être que la recherche de cet ennemi et d'un combat à mener à *tout prix* a quelque chose de désespéré et de quelque peu paranoïaque. Nous attendons l'obstacle, le mur sur lequel nous pourrions, enfin, cracher notre *refus* et nous révolter. Mais *le mur, c'est qu'il n'y a pas de mur*. Héritières d'une *révolution déroutée*, pour reprendre l'expression de Léon Dion, les générations qui ont succédé à la *Révolution tranquille* portent le poids d'une révolution à faire, puisque le seul moyen de se définir, leur a-t-on appris, c'est de se révolter, et notamment contre la génération qui les a précédées. Or, comment pourraient-elles se révolter quand cette génération *initiatrice* semble détenir les droits exclusifs du mot *révolte* ? Quand elle se considère non seulement comme l'enfant unique, mais comme la mère, la Créatrice dirait-on, de l'idée même de *révolution* ? Comment peut-on opposer son refus à un système qui a fait du refus sa pierre d'assise, comment trouver la confrontation nécessaire à tout développement d'un individu quand cette confrontation n'a jamais lieu, quand à chaque coup donné le mur recule ?

Cet héritage a quelque chose de pernicieux, d'autant plus qu'il faut, pour en faire usage, remplir certaines conditions, à savoir qu'*il faut se révolter pour grandir* et qu'*être jeune, c'est vouloir changer le monde*. Ne pas pouvoir changer le monde, c'est ne pas être jeune, mais ne pas se révolter, c'est ne pas vieillir... Juxtaposées, ces deux

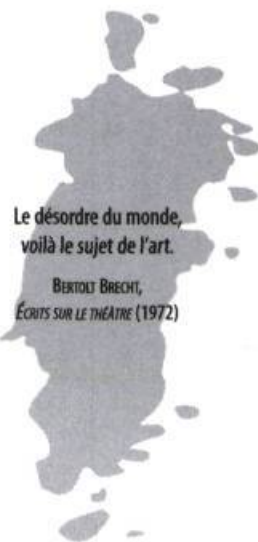
Autodafé d'Olivier Choinière.
Théâtre du Grand Jour, 1999.
Photo : Claude Dallaire.

phrases créent un non-sens qui n'est pas sans témoigner d'une certaine réalité, les marques déposées *no future*, *génération x* et autre *sacrifiée*, progénitures pleurnichardes, braillardes et revenchardes, sans âme, sans projet et sans avenir, ancrées dans leur petit présent égoïste et matériel, revendiquant une plus grande place sans rien à proposer, que j'appellerai à mon tour et non sans grande ironie générations du *post-engagement*. Voilà bien un reproche qu'on leur fait : *les jeunes d'aujourd'hui ne s'engagent plus... Ils ne savent même pas c'est quoi !*

Autant les reproches faits à la *jeunesse* ou, ce qui est pire, la peur ou la pitié qu'elle inspire nous font oublier qu'elle n'est que le reflet sans fard de notre société, autant la plainte qu'elle adresse à ses *ainés* réduit ses aspirations à une recherche effrénée d'un coupable. C'est rendre un groupe *responsable de tout* alors qu'il n'y a eu, au fond, que manquement aux responsabilités. Le conflit génératif est un exemple parmi tant d'autres de conflit moteur d'engagement. Il fait cependant ressortir un réflexe acquis de longue date, transmis de génération en génération, le réflexe selon lequel on *fonde* l'engagement sur le refus. Pourquoi, *a priori*, avoir dit *non* ? L'Histoire peut nous fournir la réponse. Il semble pourtant que nous nous soyons engagés sur la voie du refus sans avoir questionné cette *négation* originale et, surtout, sans la mettre en cause. Loin de dire qu'il faut tout accepter, je pense qu'il faut opposer à ce *refus primitif* un second refus, et par ce *double refus* mettre en perspective tous les acquis issus du premier pour permettre une lecture non pas positive, mais totale du monde. Ceux qui s'y exercent se font accuser de révisionnisme, se frappent à un *refus* obstiné de remettre en question ces acquis ou ne trouvent tout simplement personne avec qui en *débattre*.

Car voilà, peut-être, *une bien belle solution* ! Pour les uns un projet vague et téméraire, pour les autres un refus de s'engager *carrément*, un discours masquant une certaine frilosité. C'est, chose certaine, ne pas entrer dans un *ensemble de procédés destinés à produire*, nécessairement, un *résultat*, ni s'enrôler dans un système, quel qu'il soit. Ce n'est pas *fuck le système*, pas plus que son acceptation aveugle, ni une *troisième voie*. Il s'agit ici d'un nécessaire travail de redéfinition et, pour citer à nouveau Guillebaud, de *refondation*.

Comme la tentation est souvent grande que ce soit *tout l'un ou tout l'autre*, il est aussi tentant de faire *l'un et l'autre*, c'est-à-dire avec cette volonté de rétablir le dialogue, de faire un compromis entre deux voies. Par exemple, à chaque *fuck le système* que je croise sur un mur, je ne peux m'empêcher de lire *fourrer le système*, et de penser à cette idée, après celle de refuser, d'accepter ou de refuser de refuser, à ce vieux rêve d'infiltrer un système, quel qu'il soit, pour le détruire, sinon le changer de l'intérieur. Car, ne l'oublions pas, s'engager, c'est être dans la mêlée. C'est non seulement *prendre parti*, mais également *faire partie*, ne pas s'exclure du tout que l'on veut changer, c'est parler de l'intérieur et, puisque cette parole vient du *dedans*, c'est lui conférer une sorte de légitimité, voire d'honnêteté, en oubliant parfois qu'une fois à l'intérieur de ce système *on le devient*, et qu'en le devenant on oublie ce pourquoi on y était entré... Une fois en position de pouvoir changer quelque chose, on réalise les possibilités qu'a ce système de non plus se changer lui-même, mais d'adapter le monde à ses limites. À l'anarchisme pragmatique de départ s'est substitué un utilitarisme un



Le désordre du monde,
voilà le sujet de l'art.

BERTOLT BRECHT,
ÉCRITS SUR LE THÉÂTRE (1972)



Autodafé d'Olivier Choinière.
Théâtre du Grand Jour, 1999.
Photo : Claude Dallaire.

peu naïf qui pourrait se résumer par cette phrase : *je ne peux pas changer le monde, mais je peux l'améliorer*. Finalement, nous étions d'accord et ce, depuis le début, avec l'existence de ce système, quel qu'il soit. C'est seulement que nous n'en étions pas maître ou, de manière plus courante, que nous n'en faisons pas partie.

Une fois à l'intérieur de ce système, quel qu'il soit, nous tenterons d'améliorer les choses ; d'abord en le rendant plus performant, en huilant, comme on dit, la machine, en intégrant, comme on le voit souvent, toute forme d'opposition, et en repoussant toujours plus les limites de ce système, jusqu'à les rendre invisibles ou les croire inexistantes. Une critique est à peine émise à son endroit qu'elle est ingérée et perçue comme une idée venant du système lui-même, issue d'une espèce d'exercice autocritique et sanitaire. Cela est si vrai qu'une idée, à peine formulée, porte déjà une étiquette, qu'il existe déjà une *case prévue à cette fin*.

À commencer par cette idée d'*engagement*. **■**

Olivier Choinière est présentement en résidence d'écriture au Théâtre PàP. Sa pièce *Venise-en-Québec* sera créée l'automne prochain. Entre-temps, il pratique des sports extrêmes tel le tabagisme. Pour le théâtre, il a écrit notamment *le Soldat de bois*, *les Trains* et *Autodafé*.